

L'histoire de Ramata S.

Georges
Glod

C'était la première malienne que j'ai connue. Il était déjà tard lorsque je rentrais de l'aéroport, et elle était là, allongée sur le sol, cherchant la fraîcheur des carreaux. Les nuits étaient rarement fraîches, même à cette période de l'année. La température devait encore être proche des 30°. C'était le 20 janvier 1998. Ramata S. était la bonne, la femme de ménage, celle qui nous facilite la vie, à nous les toubabs, les blancs qui débarquent en Afrique. Je débarquais donc en Afrique, plus précisément à Bamako, la capitale du Mali. Je devais travailler comme Junior Professionnel Officer (JPO) pour le Programme des Nations Unies pour le Développement, le PNUD, l'agence de développement des Nations Unies qui classe le Mali parmi les pays les plus pauvres du monde, du moins en termes d'espérance de vie, de PIB par tête d'habitant, d'alphabétisation et de scolarisation.

Mes premières impressions de l'Afrique resteront gravées à jamais dans ma mémoire : une chaleur jamais connue, des odeurs jamais perçues, des couleurs tellement vives que l'on se serait cru dans une bande dessinée...

Un JPO belge m'avait invité chez lui et j'avoue que j'étais très content d'avoir de la compagnie pour mes premiers jours en Afrique. Sa compagnie m'était fort agréable même s'il montrait déjà les premiers signes de lassitude. Son discours sur l'Afrique en général, et sur le Mali en particulier, n'était pas des plus encourageants.

Après son départ, Ramata a continué à travailler pour moi. Avec ses deux enfants, elle occupait la dépendance que l'on trouve dans chaque maison en Afrique. Se retrouver du jour au lendemain « patron » dans un pays qui m'était aussi étranger que la lune n'est pas chose facile pour un jeune de 28 ans. Mais après tout, c'est cela que tout le monde attend du blanc. Ma relation avec Ramata n'était pas celle du patron classique avec sa bonne. Comme elle n'avait pas de famille à Bamako, j'étais en quelque sorte son protecteur. Naïveté

ou bonté excessive, cette relation a vite dégénéré en une espèce d'assistanat permanent. En l'espace de quelques mois, je me suis rendu compte que la famille entière dépendait de moi. Pour moi, bien sûr, une situation inédite dont j'avais du mal à juger la portée compte tenu du fait que Ramata était séropositive.

Pendant les deux ans et demi que Ramata a travaillé pour moi et une amie canadienne, son état de santé s'est dégradé peu à peu. Infections récurrentes, toux chroniques, bref pas mal d'indications qui présageaient le sida. Je la faisais soigner à base de doses de cheval d'antibiotiques mais je comprenais quelque part qu'il y avait un problème plus sérieux derrière tout cela.

En fait, c'est Alain, un médecin camerounais, qui fréquentait la maison à l'époque, qui nous a proposé de lui faire passer un test du sida mais à son insu. Nous lui avons appris la nouvelle avec beaucoup d'appréhension. Bizarrement, sa réaction ne fut pas celle que nous attendions. Sans doute ne savait-elle pas non plus ce qui lui arrivait ? Néanmoins, je me rappellerai toujours de cette phrase : « Est-ce que c'est vrai que j'ai la pierre du Sida dans mon corps ? » Pour elle et d'ailleurs pour la grande majorité des maliens, le sida était une espèce d'artefact, une invention du blanc. En 2000, les porteurs du VIH/Sida étaient traités comme des exclus de la société malienne. D'ailleurs, en Europe, cela ne devait pas être bien différent. Pour la petite histoire, en Afrique, les normes de beauté préconisent une femme bien en chair plutôt qu'une femme maigrichonne du style mannequin aux formes moins généreuses, synonyme de pauvreté et surtout de maladie.

Le VIH/Sida représente encore quelque chose d'abstrait pour la plupart des maliens. Il est souvent considéré comme la maladie des prostituées. Malgré les premiers plans d'action ou autres programmes nationaux initiés sous la houlette des Nations Unies, le sida se propage à la vitesse

A l'époque, quand j'amenaï Ramata au Centre intégré d'écoute, de soins, d'animation et de conseils de Bamako, je faisais sensation. C'est vrai que mon cas était inédit ; le toubab qui amène sa bonne pour la faire soigner du sida.

grand V. Le Mali étant un pays sans accès à la mer et surtout un pays majoritairement musulman, l'exposition au sida peut paraître moindre, mais la proximité de la Côte d'Ivoire, grand carrefour de l'Afrique de l'Ouest, présente un danger réel. De ce fait, et contrairement à ce que bon nombre de gens peuvent prétendre, le Mali, pays de commerçants et surtout de grands voyageurs, n'est pas à l'abri du mal du siècle.

La vie avait déjà fait trop souffrir Ramata. Mère de deux enfants, seule au foyer, elle était fatiguée de cette vie qui lui avait fait traverser tout le Sahel, du Tchad au Mali. La quarantaine passée – son passeport indiquait « née vers 1960 » – il nous était inconcevable de comprendre comment elle avait pu attraper le virus. Sans doute son mari congolais, qui l'avait quittée 15 ans plus tôt, le lui avait transmis. Depuis, celui-ci n'avait plus donné de nouvelles. Le genre d'histoire que l'on entend en Afrique à tout bout de champ.

Je l'ai alors orientée vers le CESAC, le Centre intégré d'écoute, de soins, d'animation et de conseils de Bamako. Malgré nos efforts pour lui expliquer la situation, elle restait convaincue d'être atteinte par le paludisme chronique. D'ailleurs, en parallèle, elle allait voir le marabout du coin qui lui faisait prendre des bains aux feuilles du manguier pour se débarrasser de son « mal ». Tout cela avec un succès plutôt discutable.

En 2000, le CESAC était une petite structure fonctionnant avec les moyens du bord. Il bénéficiait tout juste de l'appui d'une ONG française. Mais le travail de sensibilisation et de mobilisation de fond du docteur Sylla avait vite commencé à porter ses fruits. La preuve, le CESAC qui est la seule et unique structure privée de référence de la capitale malienne, soigne aujourd'hui 8000 personnes vivant avec le VIH/Sida. Environ 3 000 personnes sont sous traitement ARV (Anti Retro Viral) dans cet établissement situé à deux pas de la Gare centrale, sur les 4 000 personnes qui bénéficient d'un tel traitement à travers le pays.

A l'époque, quand j'amenaï Ramata au CESAC, je faisais sensation. C'est vrai que mon cas était inédit ; le toubab qui amène sa bonne pour la faire soigner du sida. Ramata y allait deux fois par semaine, pour se faire soigner et surtout pour participer à des groupes de discussion. J'avoue que je n'ai jamais vraiment compris ce que Ramata en tirait, si elle avait fini par comprendre, voire accepter sa situation, je n'en sais rien. Toujours est-il qu'elle aimait y aller et qu'elle faisait confiance au médecin, le docteur Traoré.

Celui-ci m'a alors confronté à une question difficile. Il m'a demandé si j'étais prêt à lui payer un traitement ARV. Ma décision était lourde mais j'ai finalement décidé de ne pas le faire. Le coût du traitement ne jouait qu'un rôle mineur. Plus important était le fait que le système immunitaire



Femmes villageoises © J.L. Schmitz

de Ramata était déjà au plus bas, et même avec un traitement anti retro viral, les chances d'un rétablissement étaient quasiment inexistantes. Le traitement serait devenu encore plus difficile, parce que je n'en avais plus que pour à peine huit mois au Mali, mon affectation touchant à sa fin. Il est clair qu'après mon départ personne ne pourrait s'en charger. Cette décision pesait lourdement sur ma conscience mais j'avais compris que tous mes efforts pour sauver Ramata étaient vains. Je dois avouer que par rapport à cette décision, une certaine fatalité telle qu'on la connaît si bien au Mali était en train de s'emparer de moi. Avec le médecin, nous avons donc décidé de veiller sur son état général en évitant, et surtout en prévenant, toute sorte d'inflammation qui pourrait lui être fatale.

Et puis Aïcha, la fille aînée, est venue m'annoncer la nouvelle de son décès. C'était un mardi après-midi, je ne me rappelle plus la date exacte. Je suis parti avec un ami malien vers Senou, située à une demi-heure de Bamako. Arrivés là-bas, nous avons trouvé Ramata à l'intérieur de la maison où il devait bien faire 35°. Elle était morte à l'aube et nous sommes arrivés un peu avant le crépuscule. J'ai salué les quelques voisins qui veillaient sur le corps. Il fallait absolument l'amener à la morgue de l'hôpital Gabriel Touré à Bamako car l'enterrement ne pourrait se faire que le lendemain. Encore fallait-il trouver un corbillard. A la sortie de la mosquée, nous avons trouvé le propriétaire du seul corbillard de Sénou. Après quelques négociations, il s'est dit prêt à faire le voyage à Bamako. Le corbillard était dans un état catastrophique. Il s'agissait d'une Renault Saviem des années cinquante, apparemment une des premières voitures ayant

Mon travail au sein de cette lourde machinerie qui essaie de lutter contre la pauvreté avec des exercices de plaidoirie dans un pays qui manque de tout me paraît aujourd'hui, avec un recul de plus de quatre ans, complètement irréal.

circulé à Bamako. Elle ne possédait pas de feux et le radiateur était pourri. J'ai dû conduire devant pour éclairer la route et remplir d'eau le radiateur tous les deux kilomètres. Les 30 kilomètres pour Bamako nous ont pris plus d'une heure. Arrivés à l'entrée de l'hôpital, il fallait d'abord faire établir un certificat de décès. Un jeune homme qui sortait de je ne sais où prétendait pouvoir le faire. Je lui ai donné son petit « cadeau » et il a rédigé le document en un tour de main. Nous avons traversé toute l'enceinte de l'hôpital pour arriver à la morgue. Lorsque la porte s'est ouverte, j'ai vu des dizaines de cadavres entassés sur des espèces d'étagères. L'odeur nauséabonde qui s'échappait de cet endroit a failli me renverser et j'ai préféré m'éclipser au plus vite. Ces sensations resteront à jamais gravées dans ma mémoire.

Après avoir payé le chauffeur du corbillard, j'ai finalement pu rentrer chez moi. Je me demande encore aujourd'hui à quoi aurait ressemblé l'enterrement de Ramata si je n'avais pas été présent. Pour tous ces gens, il était tellement évident que je m'occupe de tout.

Le lendemain, l'enterrement était prévu pour 10 heures. Je suis parti de bonne heure, afin de tout organiser. Il fallait appeler le marabout, se procurer le linceul, s'assurer que le corbillard aille récupérer le corps de Ramata à la morgue, creuser la tombe et surtout prévoir un portefeuille bien rempli. Nous nous sommes tous retrouvés dans la maison où le corps avait été entreposé. La cérémonie fut bâclée en moins d'une heure. Les

femmes sont restées dans la cour tandis que les hommes priaient à l'extérieur sous la houlette du marabout. Après une demi-heure de prières, quelques hommes accompagnèrent le corbillard pour la mise en terre. J'y ai également assisté. Aucune sépulture n'était visible dans le cimetière qui avait l'air d'un quelconque terrain vague. Je suppose que tous les cimetières du Sahel musulman se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

Cet épisode, pour moi aussi crû que pitoyable, m'a montré que la façon de traiter avec la mort n'a strictement rien à voir avec notre conception occidentale ; cette mort qui, quelque part, fait partie du quotidien en Afrique mais qui pour nous est tellement difficile à vivre.

Pendant les derniers mois, j'ai aidé Aïcha à constituer un petit fonds pour ouvrir une cabine téléphonique publique à Sénou. Depuis j'ai eu quelques nouvelles, la dernière même par email, preuve qu'elle s'en sort. Mais fidèle à son habitude, elle m'envoie toujours les mêmes messages demandant de l'aide.

Aujourd'hui, je constate que tout ce que j'ai pu vivre au niveau personnel au Mali a été tellement fort et riche que cela occulte mon expérience professionnelle au PNUD. Mon travail au sein de cette lourde machinerie qui essaie de lutter contre la pauvreté avec des exercices de plaidoirie dans un pays qui manque de tout me paraît aujourd'hui, avec un recul de plus de quatre ans, complètement irréal.

Du 9 au 19 novembre 2005

Semaine culturelle du Mali

Le Mali est le berceau des plus grands empires, des plus grandes civilisations qu'a vu fleurir le continent africain. Il est terre de rencontre des peuples d'Afrique du nord et ceux d'Afrique Noire, à la croisée de la civilisation arabo-berbère et négro-africaine.

Désert de sable ou de pierre, savanes sahéliennes, plaines fertiles du delta du Niger, ou falaise de Bandiagara ; autant de paysages auxquels sont associés des modes de vie différents des peuples passionnants et originaux, comme les Touaregs, Maures, Peuls, Bambaras et Dogons.

Le patrimoine culturel malien, émanation d'une histoire plusieurs fois séculaire se caractérise par sa richesse et sa très grande diversité. Il s'exprime à travers des formes aussi diverses que la musique, la danse, le théâtre, la littérature, l'artisanat, mais aussi à travers le cinéma et la photographie.

Dans le cadre des relations de coopération qu'il entretient avec le Luxembourg, le Mali se présentera au public luxembourgeois dans toute sa diversité culturelle. La semaine du Mali, organisée du 9 au 19 novembre 2005, devrait permettre de valoriser les jeunes talents maliens qui font preuve d'une grande créativité, tout en puisant aux racines culturelles les plus profondes du Mali.

La revue *forum* publiera en collaboration avec l'Agence luxembourgeoise d'action culturelle un numéro spécial sur le Mali qui sera distribué gratuitement lors des manifestations dans le cadre de la Semaine culturelle du Mali. Le programme détaillé de la semaine sera publié sous peu sur www.cercle.lu